

Louis-Adolphe BERTILLON, *Écrits sur la mortalité (1855-1877). Textes rassemblés et commentés par Alain Chenu*, Paris, INED, « classiques de l'économie et de la population », 2023, 696 p.

Louis-Adolphe Bertillon (1821-1883) constitue une figure majeure de la démographie naissante du XIX^e siècle, mais aussi, dans une moindre mesure, de la médecine, de l'anthropologie... et de la mycologie. Le choix des textes de ce médecin scientifique et républicain, judicieusement proposé ici par Alain Chenu, s'articule rigoureusement et élégamment autour des trois premiers champs de recherche évoqués, en privilégiant logiquement, comme la robuste introduction de soixante-cinq pages le justifie, la démographie et plus spécifiquement les travaux sur la mortalité. Les fins commentaires d'Alain Chenu, qui s'appuient sur une ample bibliographie pluridisciplinaire, introduisent chacun des textes regroupés en chapitres, eux-mêmes contextualisés. On suit donc la maturation de la pensée et les engagements de l'auteur, ainsi que son influence croissante, du « jeune amant de la statistique » (première lettre à Adolphe Quételet, 1856, p. 613) qui, médecin des pauvres, découvre la (sur)mortalité des enfants placés en nourrice ; jusqu'aux années 1870-1880, où il occupe ce qui fut probablement la première chair de démographie au monde, crée la première revue de démographie à l'échelle internationale, dirige le Service de statistique de la Ville de Paris, etc. Louis Adolphe Bertillon participe donc pleinement à la première vague d'institutionnalisation de la discipline naissante. Ses travaux sont avant-gardistes : selon Robert W. Fogel, il est un des pionniers de l'analyse contrefactuelle, précurseur du « healthy worker effect » théorisé au XX^e siècle, auteur de proto-corrélations spatiales. Il popularise aussi le terme de démographie, inventé par son beau-père Achille Guillard. Il est, semble-t-il, le premier à employer le terme d'immigrés (1870), à propos des bébés mis en nourrice qui lui sont si chers, il invente le terme de diagramme (1881), etc.

Le remarquable travail d'édition critique d'Alain Chenu et de Yannick Savina -celui-ci pour les cartes et diagrammes- est appelé à devenir un classique sur l'œuvre, la réception de cette dernière, la vie et la postérité familiale et scientifique de Louis-Adolphe Bertillon. En effet, non seulement il offre une copieuse somme sur un homme qui aimait les chiffres, et encore davantage les cartes, mais il recourt aussi à des archives -familiales, publiques belges et françaises et à de nombreuses sources publiées qui éclairent d'un jour nouveau ce savant rigoureux et engagé qui, piètre orateur, usait donc des représentations figurées pour convaincre députés, aréopages savants ou bourgeois éclairés du 5^e arrondissement de Paris, toujours avec le souci pédagogique d'adapter son discours à son auditoire... tout en participant à la fabrication scientifique de la distinction entre « savants » et « ignorants »¹. Davantage qu'un florilège, il s'agit donc pour Alain Chenu de resituer ce « lanceur d'alerte » (p. 23) avant l'heure dans les réseaux intellectuels de son époque et, de manière plus originale, de montrer que « les Bertillon, Guillard compris, formaient une sorte de laboratoire familial de recherche pluridisciplinaire » (p. 37). Alain Chenu se montre donc attentif aux « petites mains » de la science² qui, comme souvent au XIX^e siècle, semblent ici féminines et familiales : nombre de cartes et diagrammes doivent sans doute beaucoup à Jeanne Bertillon, nièce de l'auteur.

¹ B. BENSUADE-VINCENT, *L'Opinion publique et la science. A chacun son ignorance*, Paris, institut d'éditions Sanofi-Synthélabo, 2000.

² F. WAQUET, *Dans les Couloirs de la science. Techniciens, petites mains et autres travailleurs invisibles*, Paris, CNRS éditions, 2022.

La Démographie figurée de la France (1874), seul véritable ouvrage scientifique publié par ce médecin qui préférait les articles et les roboratives notices de dictionnaire, constitue, selon son auteur et Alain Chenu, « l'apogée de son œuvre » (p. 81). Publié à compte d'auteur chez Masson, éditeur qui fait partie de son réseau, mais qui refuse d'endosser le coût d'une publication scientifique comportant in-folio et in-plano, ce livre ne rencontre pas la reconnaissance attendue de ses pairs et contribue donc à l'activisme de Louis-Adolphe Bertillon dans les dix dernières années de sa vie pour faire reconnaître la démographie comme discipline à part entière, alors que ses réseaux scientifiques et politiques commencent à accéder au pouvoir.

On saisit ainsi la naissance et la maturation de certaines avancées majeures réalisées par l'auteur, d'abord sur le fond, notamment la mise en évidence de l'existence d'une ceinture de départements autour de Paris et Lyon (cartes p. 364 et 432), où la (sur)mortalité infantile s'explique par la mise en nourrice d'un grand nombre de bébés parisiens et lyonnais³. Cette découverte de Louis-Adolphe Bertillon, qui remonte à 1870, contribue grandement à l'adoption de la loi Roussel qui encadre la mise en nourrice en 1874. Ensuite, Alain Chenu accorde à juste titre une grande importance à la valeur heuristique de la méthodologie, comme le montre l'exemple précédent -conception et usage des cartes, probablement pour la première fois dans un rapport au Parlement- et comme l'attestent aussi les diagrammes (l'auteur utilise encore le terme de « tableaux graphiques » en 1874), notamment ceux sur la mortalité infantile finement sériée chronologiquement-de la naissance à sept jours, etc., ventilée par sexe, entre villes et campagnes et surtout entre enfants légitimes et enfants nés hors mariage (p. 466-467). Ces diagrammes, qui croisent donc sept variables explicatives, mettent en évidence la très forte (sur)mortalité des enfants « illégitimes » dans les tout premiers jours de la vie. L'auteur en déduit (p. 469), par comparaison des rythmes différenciés de la mortalité, que les infanticides - ou morts par grande négligence de soin- des enfants nés hors mariage ont lieu surtout à la campagne et dans la deuxième semaine après l'accouchement. Ces analyses n'ont presque rien à envier aux études les plus récentes sur le sujet : à n'en pas douter, Louis-Adolphe Bertillon aurait adoré les tableaux croisés dynamiques, lui qui a longtemps milité pour que les professions soient relevées dans les actes de décès.

Mais les textes et diagrammes publiés permettent aussi de saisir les limites d'un homme qui voulait sauver des vies...en minorant parfois le poids mortifère que les jeunes épouses devaient payer pour le « redressement » -ou « réarmement »- démographique du pays... à une époque où la « crise allemande de la pensée française »⁴ battait son plein. Alain Chenu montre une inflexion quantitative dans la production de l'auteur après la guerre-franco-prussienne, ainsi qu'un virage nataliste après 1870, tout en gardant son souci de la nuance (p. 47, 74, 89 et 361) : Louis-Adolphe Bertillon travaillait déjà à l'étude des causes de la (sur)mortalité infantile avant Sedan, tout comme nombre de scientifiques pensaient la réforme scientiste de la France avant 1870⁵. Mais dans son obsession nataliste, l'auteur s'attache à démontrer les bienfaits du mariage en termes de mortalité par rapport au célibat et au veuvage...uniquement pour les hommes, alors que ses diagrammes montrent la plus grande mortalité des épouses par rapport aux

³ Sur le cas lyonnais, Louis Adolphe Bertillon se montre donc plus prudent que E. TODD et H. LE BRAS, *L'Invention de la France. Atlas anthropologique et politique*, Paris, Librairie Générale Française, p. 275 et 471 qui corrigent leurs chiffres seulement pour Paris.

⁴ C. DIGEON, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959, où l'auteur est cité.

⁵ G. CARNINO, *L'Invention de la science. La nouvelle religion de l'âge industriel*, Paris, Seuil, 2015.

célibataires entre 15 et 25 ans (pp. 492-495)⁶. L'auteur ne nie pas cette mortalité, mais il s'y attarde bien peu. À sa décharge, l'attention portée à la mortalité des parturientes et post-parturientes sera plus tardive, justement après qu'entre autres la loi Roussel ait fait baisser la mortalité périnatale. De plus, sur cette question de la mortalité différentielle selon le statut matrimonial, l'auteur s'oppose aux thèses du darwiniste social Herbert Spencer.

À plus d'un titre, on peut donc voir en Louis-Adolphe Bertillon un scientifique moderne, précurseur d'Émile Durkheim et de bien d'autres, « un sociologue avant la lettre, expliquant le social par le social » (Alain Chenu, p. 572), qui, à l'instar de Jules Michelet pour l'histoire, dote « la France d'une conscience de soi au prisme de la démographie » (p. 356). Mais comme tout individu, l'auteur est contradictoire : en raison de sa proximité avec Paul Broca, il soutient aussi plus ou moins explicitement les thèses racialistes et polygénistes de ce dernier, notamment sur des questions de craniologie et surtout d'anthropométrie qui ouvrent et ferment l'ouvrage.

À ce propos, s'appuyant sur les travaux des années 1890 à 2000, Alain Chenu avance une hypothèse stimulante sur la contribution de l'auteur à l'invention des deux « races » kimrique et celte, dans son fameux article « moyenne », paru dans le *Dechambre* en 1876. Il s'agit, comme dans certains travaux précédents, de considérer que les deux « races » sont un artefact statistique causé par l'usage à l'échelle individuelle de toises métriques, alors que les statistiques regroupées à l'échelle départementale (*comptes numériques*) sont ventilées par intervalles exprimés en pieds et pouces entiers : ainsi, par l'effet d'une adunation incomplète, des distributions bimodales sont artificiellement créées à l'échelle des comptes numériques. Pour étayer cette hypothèse, Alain Chenu évoque la quasi-absence de ces distributions pour la période 1819-1826, qui s'expliquerait par le fait que les toises utilisées pour mesurer les conscrits seraient encore étalonnées dans l'ancien système de mesure. C'est une hypothèse séduisante, mais qui, comme l'écrit Alain Chenu, mériterait un examen approfondi des sources à l'échelle individuelle (listes du contingent) pour chaque département, car nos travaux, qui portaient pour cette période sur trois départements et un canton ont montré que, massivement, dès 1816, pour tous ces espaces, les toises utilisées à l'échelle individuelle lors des conseils de révision étaient déjà étalonnées en système métrique⁷. Ainsi, dans les « comptes numériques », on observe pour la Seine-et-Marne un maximum à cinq pieds deux pouces, conformément à l'hypothèse d'Alain Chenu (toises étalonnées en ancien système), or les toises sont pourtant déjà métriques, comme le montre l'analyse des données individuelles, alors que pour le Bas-Rhin, on observe bien une distribution bimodale, conformément à l'hypothèse de l'usage de toises métriques.

Ce dossier n'est donc pas clos, il montre l'intérêt de se pencher sur l'enregistrement des informations au plus près du phénomène étudié, tout comme l'auteur et Alain Chenu l'ont montré pour la mortalité, et il prouve que Louis-Adolphe Bertillon n'a pas fini de faire couler de l'encre, plus de 140 ans après sa mort !

Laurent HEYBERGER

⁶ Pour une approche davantage conceptuelle de la question du genre chez l'auteur : J. Cole, *The Power of large Numbers. Population, Politics, and Gender in Nineteenth-Century France*, Ithaca, Cornell University Press, 2000.

⁷ L. HEYBERGER, *La Révolution des corps. Décroissance et croissance staturale des habitants des villes et des campagnes en France, 1780-1940*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2005, p. 134-135.